

LE PAYSAN

N°86



Richard Matheson:
il est une légende...

162

Sommaire

► Interstyles

- Carnaval, l'Aire Tripartite 6
Laurent GENEFORT
- Journal d'un monstre 56
Richard MATHESON

► Carnets de bord

BALLADES SUR L'ARC

- Objectif Runes : les bouquins, critiques & dossiers 64
- Le coin des revues,
par Thomas Day 96
- Paroles... de traducteur : Michelle Charrier,
par Erwann Perchoc 98

AU TRAVERS DU PRISME : RICHARD MATHESON

- Généalogie d'une légende,
par Grégory Drake 104
- Ce que je crois,
par Richard Matheson 111
- Je suis une légende :
un roman et trois adaptations cinématographiques
par Grégory Drake 114
- Les maisons du diable :
lecture comparée de Shirley Jackson et Richard Matheson,
par Thomas Day 120
- Réflexions d'un raconteur d'histoires : une conversation
par William P. Simmons 133
- Richard Matheson : Polars sous tension,
par Laurent Leleu 139
- Richard Matheson, la quintessence de la nouvelle,
par Grégory Drake 142
- Légendaire : un entretien avec Richard Matheson
par Dick Lochte 148
- Journal des années d'encre :
un guide de lecture des œuvres de Richard Matheson,
par Grégory Drake 152
- Bibliographie des œuvres de Richard Burton Matheson,
par Alain Sprauel 160

SCIENTIFICTION

- La Force s'est-elle vraiment réveillée ?
par J.-Sébastien Steyer et Roland Lehoucq 178

INFODÉFONCE ET VRACANEWS

- Paroles de Nornes : pour quelques news de plus,
par Org 186
- Dans les poches,
par Pierre-Paul Durastanti 190

Editorial

.....

Pourquoi convient-il de parler de littératures de l'Imaginaire, et pourquoi convient-il, en conséquence — et urgemment —, de défendre lesdites littératures ? À la première de ces questions, notre collaborateur Xavier Mauméjean livre une réponse limpide qu'on me pardonnera de reproduire ici *in extenso* : « *Il y a une pertinence à parler des littératures "de l'Imaginaire". Le terme n'est pas simplement une désignation commode pour la science-fiction, la fantasy et le fantastique, mais en révèle une propriété commune. Certes, toutes les littératures font appel à l'imagination, mais encore faut-il savoir laquelle. L'imagination est la faculté de production des images. Elle s'effectue en deux opérations distinctes et successives. En premier lieu,*

l'imagination reproductrice. L'image mentale "arbre" dans mon esprit, renvoie au référent extérieur "arbre". Le souvenir d'un repas familial renvoie comme séquence d'images à un repas familial qui a eu lieu. Les souvenirs reproductifs peuvent faire l'objet de modifications en étant détachés de leur contexte initial, puis recomposés.

*Cet arbre que j'ai vu à Lyon, je peux le planter dans un square parisien. Cette joie peut être reproduite dans un épisode qui doit tout à mon invention. C'est ainsi que procède la littérature générale : elle conserve la valeur des images en les recomposant dans un récit original. En second lieu, l'imagination créatrice prélève des images dans l'imagination reproductrice, et les compose en de nouvelles images. L'image femme associée à l'image poisson donne la sirène ; l'image homme associée à l'image cheval donne le centaure. Ces images — la tradition les appelle "fictions" — sont la part originale de l'imagination créatrice, que l'on nomme "imaginaire". Deux moments distincts d'une même imagination alimentent donc littérature générale et littérature de l'imaginaire. Il ne s'agit pas tant d'une différence qualitative, puisque l'imagination est la même, que d'une différence de moyens... » Limpide, on l'a dit : « *Il ne s'agit pas tant d'une différence qualitative, puisque l'imagination est la même, que d'une différence de moyens.* » Si Bifrost affirme, numéro après numéro, un goût tout particulier pour la science-fiction, cette branche spécifique de l'arbre que constituent les littéraires de l'Imaginaire, l'arbre en question (notre Yggdrasil à nous, en quelque sorte) n'en est pas moins le géant aux racines duquel nous puisons, numéro après numéro — en atteste jusqu'à notre sous-titre : « *La revue des mondes imaginaires.* »*

Ceci étant posé, reste la seconde partie de notre question initiale : pourquoi prendre la défense de ces littératures ? Parce qu'elles en ont besoin, tout simplement. Le constat de la ghettoïsation de la SF (ici, donc, de l'Imaginaire au sens large tel que borné par Xavier Mauméjean), phénomène particulièrement aigu en France, ne date pas d'hier (à ce titre, il est des exceptions culturelles dont on se passerait bien, et on relira avec profit le célèbre article de Gérard Klein, « Le procès en dissolution de la science-fiction, intenté par les agents de la culture dominante », publié dans le cadre du dossier « La science-fiction par le menu » de la revue *Europe*, en 1977, disponible en ligne sur le site Quarante-Deux (< quarante-deux.org >), papier qui, quarante ans plus tard, n'a pas pris une ride — honte à nous !). Et pourtant, quantité de choses ont changé. À commencer par l'avènement d'une édition indépendante spécialisée : les littératures de genre ne sont plus tributaires des seules politiques de groupe. Une édition indépendante qui dégueule de cette condescendance feutrée, ce mépris à peine voilé bien français (oui, *j'insiste*) pratiqué par l'université (encore), les médias généralistes (toujours), et une certaine nomenclature culturelle hors d'âge totalement dépassée refusant d'accepter la culture de genres comme un phénomène dorénavant

mainstream, s'obstinant à considérer qu'il y a une littérature de première classe,

dite « blanche », par opposition à une littérature de seconde classe, voire de seconde zone, les genres, donc, écrits par des auteurs dédiés, publiés par des maisons qui ne le sont pas moins, et vendus dans des rayons spécialisés. Il n'est pourtant (bien entendu !) qu'une unique littérature, architecturée en genres et sous-genres répondant à des codes, des *moyens* et une histoire spécifiques, et séparée en deux catégories pour le moins subjectives, les seules qui valent : la bonne et la mauvaise. *Point barre*. Aussi, face au triste constat d'un Imaginaire enclavé, considéré comme une exception culturelle, huit éditeurs, tous indépendants, ont entrepris de lancer un appel. Trois fois rien, en somme, quelques lignes, mais portées par une vraie volonté de fédérer. Cet « Appel à la mobilisation des acteurs de l'Imaginaire », initié par l'Atalante, ActuSF, Au Diable Vauvert, le Béalial' (et *Bifrost*, de fait), les éditions Critic, Mnémos, les Moutons électriques et la Volte, prend pour l'heure la forme d'un communiqué lapidaire : « *Les cultures de l'Imaginaire — science-fiction, fantasy, fantastique — sont omniprésentes dans notre société à travers tous les médias. Il est temps de coordonner nos forces et notre créativité pour les promouvoir. Construisons ensemble des discours, des actions, tout au long de l'année, et rassemblons-nous pour des États Généraux en novembre prochain !* » Un peu à la manière de la Science Fiction & Fantasy Writers of America (SFWA), organisation fondée en 1965 par Damon Knight qui fédère aujourd'hui 1900 auteurs, artistes et autres professionnels du domaine, afin de défendre ses membres et promouvoir la SF et la *fantasy* (notamment à travers l'organisation du prestigieux prix Nebula et de sa cérémonie de remise), notre idée est l'union. L'union pour faire front. L'union pour porter nos convictions, notre enthousiasme, mais aussi notre ras-le-bol face à une soi-disant intelligentsia qui n'a toujours pas compris ce qu'était la littérature du *xxi^e* siècle. Organiser des manifestations, orchestrer des communiqués de presse, sensibiliser les pouvoirs publics (CNL), et tenir les premiers États Généraux du domaine lors des prochaines Utopiales de Nantes (l'organisation du festival ayant d'ores et déjà donné son accord). 82 auteurs, éditeurs, traducteurs, illustrateurs, organisateurs de festival, ont d'emblée signé « l'Appel à mobilisation » sur le Salon du livre de Paris, « Appel » qui sera consultable sur le Web un peu partout à l'heure où vous lisez ces lignes. *Le Point*, *Actualité*, *Elbakin* ont déjà relayé notre ambition. D'autres suivront bientôt. Tout cela est encore vague. Un tantinet amateur. Pas structuré. Mais c'est un début, une ébauche. Gageons-le en tout cas : le premier signe d'un changement annoncé. Un peu d'espoir, une volonté d'autre chose. Un « Appel » à nous rejoindre, en tout cas, à défendre la littérature qu'on aime, une certaine vision du monde et de sa modernité.



Vous êtes déjà abonné à **BIFROST**? Parrainez l'un de vos amis (ou ennemis !) et recevez les aventures de l'enquêteur galactique **Miro Hetzel**, signées par le maestro **Jack Vance** au sommet de son art, le tout aux éditions du **Bérial** !



Option 1

Je suis déjà abonné et je parraine un pote pour un an (5 n°) à compter du n°87 ; je reçois gratos **Miro Hetzel**, la quintessence truculente et chamarrée de Jack Vance incarnée dans un héros improbable...

Je joins un chèque de 45 € plus 7 € de participation aux frais de port, soit **52 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)*, et je vous refile sur papier libre mon adresse et celle du nouvel abonné.

Option 2

Je ne suis pas encore abonné, ma vie est une vallée de larmes. Aussi je m'abonne à compter du n°87, je reçois gratos l'excellent **Miro Hetzel** signé par Maître Vance et m'en retourne baguenauder dans les vallées de Tschäi. Je joins un chèque de 45 € plus 7 € pour les frais de port, soit **52 €** et c'est pas cher payé (60 € pour l'étranger)*,

sans omettre de vous renvoyer le coupon ci-dessous ou mon adresse sur papier libre (c'est la fête, vous êtes beaux, ma vie prend sens : je cours nu dans la jungle !).



Merci de libeller les chèques à l'ordre de :

Le Bérial'

50 rue du Clos

77670 SAINT MAMMES, FRANCE

Pour l'étranger, les règlements sont à effectuer par mandat international uniquement, ou CB via notre site Internet www.berial.fr

* offre valable jusqu'à la parution du *Bifrost* n°87, le 6 juillet 2017.

NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE

COURRIEL DÉCLARATION D'AMOUR

Interstyles



*Laurent Genefort
Richard Matheson*

.....

Laurent GENEFORT

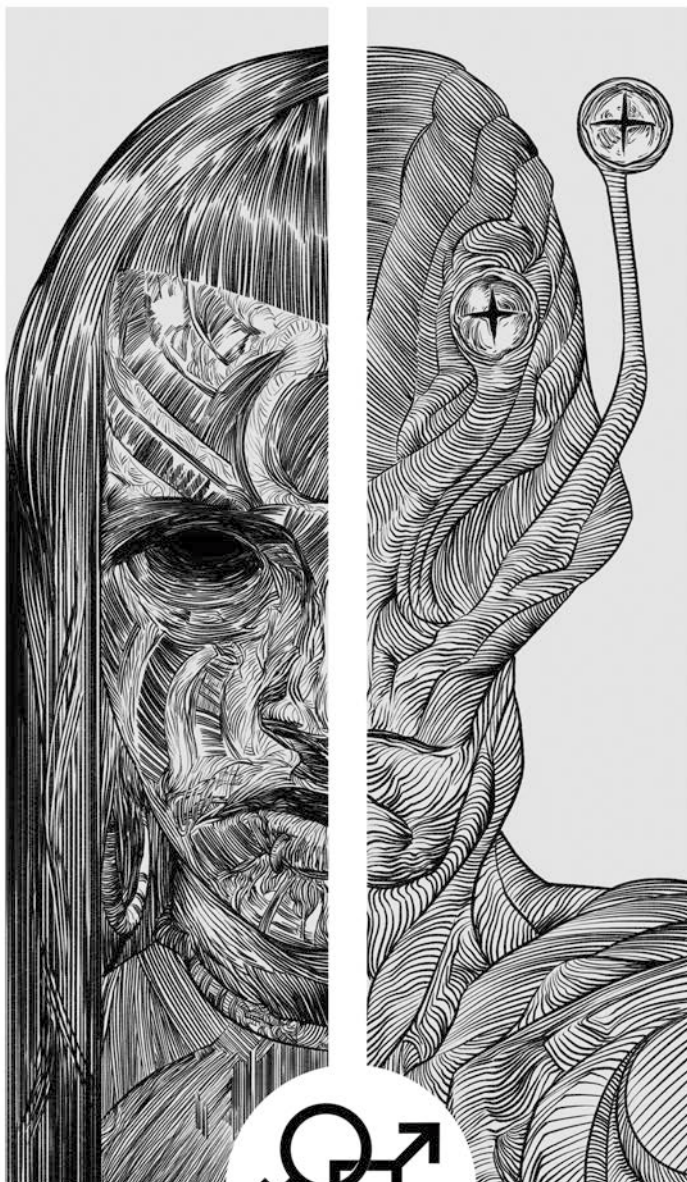
Après une année 2016 où il a claqué les grands chelems littéraires comme pour rigoler (deux Grand Prix de l'Imaginaire : meilleure nouvelle pour « Ethfrag » (in Bifrost 78) et meilleur roman francophone pour *Lum'en* (au Béal'), doublé du Prix Rosny pour les deux (si si !), sans oublier, histoire de faire bonne mesure, un Prix des Lecteurs de Bifrost pour la première...), Laurent Genefort est chaud bouillant en ce début 2017, puisqu'il nous gratifie de deux nouveaux romans publiés sur un mois d'intervalle (février et mars) : *Étoiles sans issue*, récit de pure SF aventureuse chez Scrineo, et *Ce qui relie*, premier volet de la trilogie « Spire », dont les trois opus devraient paraître en l'espace d'une douzaine de mois aux éditions Critic. Une année 2017 à quatre bouquins, en somme... Auxquels il conviendra donc d'ajouter la présente novella (une novella dans Bifrost, voilà qui n'est pas si courant). Et une novella omalienne, pour bien faire les choses, comme l'était « Ethfrag » (« Ethfrag », vous savez, la nouvelle aux trois prix dont on parle cinq lignes plus haut !). Petit rappel pour les touristes centauriens qui ignoreraient tout d'« Omale », le grand œuvre de notre homme (soit une « intégrale » en deux volumes chez Denoël parue en 2012, plus un autre roman, *Les Vaisseaux d'Omale*, chez le même éditeur en 2014, le tout disponible depuis à pas cher chez Folio « SF ») : une sphère creuse titanesque d'une matière ultra-dense englobant un soleil — voilà ce qu'est Omale. Et des êtres vivants implantés là-dedans depuis des millénaires, au point d'avoir fondé leurs propres mythes et oublié leurs origines. Des Humains, mais aussi des extraterrestres : les mystérieux Chiles et les sages Hodgqins. Trois races, trois rehs, dit-on sur Omale. Qui cohabitent, se font la guerre (pendant seize siècles), commercent, explorent les Confins et tentent de découvrir les limites de leur univers, bref, tissent une histoire commune. À l'instar d'« Ethfrag », le présent récit peut fort bien se lire sans rien connaître des quatre romans et de la dizaine de nouvelles qui charpentent cette saga. Ce qui ne signifie pas qu'il faille faire l'impasse sur « Omale », bien au contraire, tant ce cycle s'avère un monument central de la SF francophone contemporaine...

Déjà publié dans Bifrost :

- Cosmologie de l'avenir (article) in Bifrost 04
- « La Fin de l'hiver » in Bifrost 10
- Livre-univers : miroir et sources 1 (article) in Bifrost 12
- Livre-univers : miroir et sources 2 (article) in Bifrost 13
- Livre-univers : miroir et sources 3 (article) in Bifrost 14
- Les Machines qui pensent (article) in Bifrost 16
- « La Nuit des pétales » in Bifrost 50
- « Rempart » in Bifrost 58 (Grand Prix de l'Imaginaire)
- Panstructuralisme (entretien) in Bifrost 58
- « Ethfrag » in Bifrost 78 (GPI, Rosny et Prix des lecteurs de Bifrost)

CARNAVAL

L'AIRE TRIPARTITE



Dans l'Aire tripartite, on parle de tout et on ne craint personne, on ne parle de rien et on craint tout le monde. L'étranger de passage n'a pour choix que d'être abusé ou traité avec rudesse. La frénésie d'entreprise et l'impunité y sont transmutes en qualités. Les Hodgqins ressemblent aux Humains, les Humains aux Chiles ; quant aux Chiles, ils ne se ressemblent plus.

Voyage aux confins des Bordures,
par Éras Campanel (1407 CC)

1.

C'EST À LA SIXIÈME SÉANCE que Chirtal avoua son amour pour Thorem'QuinzedeVelld.

Ils se trouvaient au dispensaire du secteur nord d'Useri. Chirtal y exerçait trois matinées par semaine, plus par goût de se rendre utile que par nécessité : le traitement de son mari, procureur général, suffisait largement à leur foyer. Grâce à une lettre de recommandation estampillée du sceau du Palais de justice, l'administration lui avait alloué une petite salle attenant à l'infirmerie, avec un lit médicalisé. La jeune femme y passait la plupart de son temps à trier des compresses et des médicaments. Parfois, cependant, elle recevait l'autorisation de donner des soins.

C'est là qu'elle avait rencontré Thorem. À trente ans à peine, il occupait le poste de bibliothécaire du district : un statut prestigieux quoique mal payé. Il était suivi pour une affection bénigne, une défaillance du processus d'évacuation des toxines qui s'effectuait par des pores entre les squames épidermiques hodgqines. Chez la majorité des Humains, l'*ijdeen* n'avait rien de répugnant : une huile brune inodore qui sourdait entre les écailles charnues ; certains apothicaires en faisaient même divers usages. Pour les Hodgqins souffrant d'un engorgement d'*ijdeen*, le meilleur traitement consistait à stimuler son drainage au moyen de massages. Même si elle parlait leur langue, Chirtal n'avait jamais touché de Hodgqin de sa vie avant que l'infirmière en chef ne lui montre la manœuvre. Aussitôt, la fraîcheur des squames sous ses doigts l'avait troublée ; leur épaisseur, leur façon de se coucher sous sa



paume. La première fois, elle avait confié à Thorem son étonnement vis-à-vis de la diversité des squames. Dix-huit *qm'eels* différentes, certaines rectangulaires comme des tuiles, d'autres plus petites et presque triangulaires... Les motifs qu'elles formaient variaient d'un individu à l'autre, mais ceux de Thorem avaient immédiatement charmé Chirtal. Ils lui paraissaient délicats, harmonieux. Les tuteurs possédaient une crête crânienne ; en tant que mâle, lui avait-il appris, il en était dépourvu... Elle l'avait interrompu d'un rire :

« Je n'ai pas besoin de savoir tout ça. C'est juste que je trouve ça très beau. »

« Tu m'aimes, répéta Thorem. Y a-t-il une composante sexuelle dans cette attirance ? »

La jeune femme rougit tandis qu'elle essuyait ses mains poisseuses d'ijdeen sur une serviette.

« Depuis le premier jour où je t'ai vu, j'ai senti quelque chose. Sur le moment, j'ignorais quoi, mais j'ai toujours suivi mon instinct ; Victorian m'a assez reproché d'aimer plonger dans l'inconnu. Aujourd'hui, je sais. J'ai envie de t'avoir à mes côtés.

– Suis-je le premier Hodgqin pour qui tu éprouves ce sentiment ?

– Seigneur, oui ! Je ne suis pas ce genre de femme.

– Quel genre de femme ? »

Elle poussa un soupir.

« Comment réagit ton mari ? » reprit-il.

Chirtal manqua s'étouffer.

« Victorian ne sait rien.

– Comptes-tu le lui dire ?

– Non. Non... pas encore. »

Les pédoncules oculaires de Thorem se croisèrent en une expression interrogative.

« Pourquoi ?

– C'est compliqué. Vic est très fier, il ne le supporterait pas. Et puis, je ne sais pas encore ce que j'aurai à lui avouer. »

Elle le savait, bien sûr. Elle le voulait. Les yeux argentés de Thorem se ternirent comme il passait en occultation. Un phénomène si banal que personne n'y prêtait plus attention : l'équivalent du sommeil, que les Hodgqins invoquaient à volonté, la durée nécessaire à leur esprit pour se rajuster au réel. Chirtal profita de son absence passagère pour aller verrouiller la porte. Lorsqu'il se désoculta, une minute plus tard,



elle posa une main sur son torse maigre aux squames si douces. Il ne résista pas.

En cet instant, allongée sur le lit mécanique, l'univers et ses règles étaient abolis. En cet instant, seul son amant existait. De ses yeux, elle ne voyait plus les deux paires de pédoncules au bout desquels ils se juchaient, mais leur pupille en forme d'étoile argentée ; de sa voix de hautbois, qui prononçait si mal certaines syllabes malgré sa prothèse labiale, elle ne percevait qu'un chant mélodieux. Elle déboutonna sa blouse, fit glisser sa culotte jusqu'aux chevilles. Elle se colla à lui et promena sa langue sur son visage plat, d'une symétrie parfaite, le contour de ses événements, son tronc renflé, jusqu'à ce qu'aucune parcelle ne lui demeure inconnue. Les doubles-doigts de Theorem, longs et lisses, coururent sur elle. Ses bras antérieurs et médians étaient agiles, ses postérieurs pleins de force. Sous leur caresse, Chirtal s'amollit comme de la cire. Leurs corps s'imbriquèrent, et le plaisir s'infiltra en elle comme par osmose. Elle bougeait en une cadence hybride, mi-humaine mi-hodgqine, ou plutôt selon un rythme étranger aux deux rehs. À moins qu'il ne soit au contraire universel... Peu importait. Elle adora la maladresse innocente de ses gestes tandis que ses doubles-doigts se glissaient entre les lèvres de son sexe et pénétraient la chair tendre et humide. Elle s'immobilisa, le laissant explorer à sa guise, puis contracta et relâcha son vagin, de plus en plus vite, jusqu'au ravissement final. Enfin, sa main se posa sur l'avant-doigt de son amant et le retira avec délicatesse.

2.

« Le tribunal, suivant la réquisition du ministère public, déclare l'accusé coupable et le condamne à la peine capitale. La sentence devra être exécutée au cours de l'année civile. »

Dans le box, si le Perceur de Carb resta sans réaction, les gardes durent néanmoins le forcer à lâcher la barre pour pouvoir l'emmener. La salle se vidait dans un tumulte de commentaires excités. Durant tout le procès, le prévenu avait été comme absent, le visage fermé, rendant la tâche presque impossible à ses défenseurs.

Les Perceurs de Carb appartenaient à un culte interdit sur l'ensemble d'Omale. Ils s'étaient donné pour but de percer le soubassement de



l'univers afin d'ouvrir une brèche sur le Paradis, qui, croyaient-ils, se trouvait de l'autre côté, tel un monde inversé. Scientifiques et religieux s'accordaient tous à dire que de l'autre côté il n'y avait rien, et qu'essayer de percer la couche de carb ne ferait que précipiter le monde dans le néant. Forer à travers le carb était puni de mort dans toutes les cultures, quelle que soit la reh. Useri possédait des lois clémentes. Ici, les Perceurs de Carb n'étaient pas torturés avant leur exécution, et leurs proches échappaient à l'infamie et à la confiscation de leurs biens.

Tout en rassemblant les papiers éparpillés sur son pupitre, Victorian Elsemy évita de regarder vers le condamné, de même qu'il fit semblant de ne pas entendre les acclamations du public. Certains collègues vinrent le féliciter, mais il expédia les poignées de main et s'esquiva sitôt qu'il le put.

Chirtal l'attendait au pied du tribunal, derrière l'ornide sculpté qui décorait le bas de l'escalier monumental. La grande bâtisse incurvée fermait l'agora, la place où convergeaient les trois quartiers communaux d'Useri. L'air était doux, sans une once de vent.

Comme il s'y attendait, la jeune femme arborait un visage sévère. Il tâcha de ne rien montrer en descendant à sa rencontre. Arrivé devant elle, il attendit qu'elle commence.

« Tu as donc réussi à faire condamner à mort ce pauvre Perceur de Carb, attaqua-t-elle.

– Tu sais comme moi que je ne lui ai jamais souhaité ce genre de fin. Elle lui était destinée de toute façon. »

Chirtal eut une mimique écœurée.

« Et toi, tu sais que ce n'était qu'un illuminé inoffensif. Crois-tu qu'il aurait pu entamer le carb avec ses explosifs ?

– Bien sûr que non. Mais la charge qu'il avait accumulée aurait suffi à rayer de la carte la moitié d'Useri. Et puis, là n'est pas la question... Tu tiens à refaire le procès ici, sur ces marches ? Écoute, si ça peut te consoler, la sentence sera sûrement commuée en réclusion à vie dans un hôpital psychiatrique. Ce choix a d'ailleurs été proposé au Perceur avant l'audience, mais il a refusé. Aujourd'hui, peut-être se résoudra-t-il à faire appel.

– Aucune chance.

– Alors, on trouvera une procédure pour se passer de son consentement. » Il soupira. « Ma chérie, je représente le ministère public, avec ce que ça implique de règles stupides à soutenir. Même s'il m'en coûte parfois.

– N'empêche. Je t'ai connu avec un idéal. »



Il ouvrit les bras.

« Je n'y ai pas renoncé. Simplement, il y a des combats plus importants à mener que cette cause perdue.

– Une noble cause, comme d'avoir permis aux femmes de s'accouttrer en hommes durant le Carnaval ? Ça, c'est plus important que la vie d'un homme ? »

Victorian accusa le coup. Le procès évoqué par Chirtal les avait amenés tous deux, quatorze ans plus tôt, à se rencontrer. Victorian n'occupait pas alors le poste de procureur. Avocat novice, il s'était engagé auprès d'un groupe de pression qui réclamait d'abroger une loi interdisant aux femmes de se travestir. La grande fête attirait chaque année des centaines de milliers de visiteurs de toute la province, qui s'ajoutaient aux quinze millions d'habitants d'Useri. C'était une institution séculaire, et la résistance face à ce qui ne semblait qu'un détail s'était révélée d'une virulence surprenante ; l'une des revendicatrices avait même été poignardée en pleine rue. Mais Victorian avait tenu bon, et ils avaient gagné. Aujourd'hui, les femmes s'habillaient et se grimaient à leur guise, et personne n'aurait songé à leur contester cet acquis.

Chirtal avait été séduite par son combat. De son côté, il était tout de suite tombé amoureux de cette petite femme aux cheveux noirs, à la bouche bien dessinée et à l'esprit libre. Depuis lors, beaucoup d'eau avait coulé sous les ponts. Les renoncements, sa nomination comme plus jeune procureur du district.

Lorsqu'il la scruta, elle lui rendit son regard.

Victorian était un homme râblé, puissant, qui semblait tirer son énergie du carb même. En bon procureur, il possédait une voix profonde, capable de clouer son adversaire sur place et le condamner au silence ; une voix à laquelle il n'avait jamais recouru contre Chirtal. Il aimait bomber le torse, qu'il avait épais. Ses doigts aussi étaient épais, blancs, plantés de poils fournis. À l'époque où elle l'avait connu, Chirtal n'avait pas prêté attention au contraste entre sa peau claire et sa pilosité si sombre. Elle avait été subjuguée par son charisme, flattée aussi qu'il la courtise. Son nom courait alors dans les conversations de couloir du Palais, qui le citaient comme l'un des espoirs de la magistrature. Ils s'étaient mariés un an après leur rencontre et avaient fait trois enfants dans la foulée avant que, peu à peu, les sentiments ne s'érodent.

« Que cherches-tu à me dire ? »

Comme saisie par le froid, Chirtal croisa les bras sur sa poitrine. Elle se mit en marche. Victorian lui emboîta le pas. À l'approche de la transition saisonnière, le bosquet d'arbres au centre de l'agora éclatait de



verdure. Le ciel ardoise y jetait des reflets cuivrés. Des nuages de traîne voilaient Héliale, mais cette année encore il ne pleuvrait pas sur le Carnaval. Chirtal s'engouffra dans le boulevard séparant le quartier humain du quartier hodgqin. Les trottoirs étaient aussi larges que la chaussée, vestige du temps où les rehs marchaient dans des couloirs séparés.

Avant que Victorian ait eu le temps de lui dire de ralentir, elle le fit d'elle-même. Les yeux fixés au loin, elle lâcha d'une traite :

« J'aime quelqu'un d'autre, Vic. Je compte déménager aussitôt que possible.

– Tu veux...

– J'ai pris des dispositions en ce sens. »

Victorian hochâ la tête. Par ce geste, Chirtal sut qu'il avait compris l'inutilité de tenter de la faire renoncer à son projet. Elle l'avait déjà quitté.

Il la prit par le bras.

« Qui est-ce ? Je le connais ?

– Ça n'a pas d'importance.

– Laisse-moi juger, veux-tu ? Son nom.

– Il s'appelle Thorem'Quinzedeveld.

– Quoi ? Voyons, c'est ridicule. C'est une nouvelle mode de porter un nom hodgqin, maintenant ?

– Thorem *est* hodgqin. »

Il s'arrêta.

« Tu veux... te mettre en ménage avec un Hodgqin ?

– Le clan du Veld m'accueillera dans trois ans, le temps requis pour une adoption.

– Dis-moi que c'est une blague. C'est impossible !

– Pourtant c'est arrivé. »

De l'autre côté de la rue, un Hodgqin passait, juché sur ses pèdes aux articulations inversées. Victorian pointa un index rageur dans sa direction.

« Tu ne peux pas avoir fait... avec *ça* ! Pas avec ces mélanges d'araignée et d'escargot... Bordel, leurs mâles n'ont même pas de pénis ! »

Chirtal avait les larmes aux yeux à présent. Elle ouvrit la bouche, la referma.

Un attelage d'ornides remontait le boulevard. La tête de la passagère pivota quand elle entendit Victorian hausser le ton. Il emplît profondément ses poumons avant de reprendre, entre ses dents serrées par le dégoût :



« Il t'a touchée en premier ? Tu as répondu à ses avances, c'est ça ?

– Vic, s'il te plaît. Ne nous aventurons pas sur ce terrain. »

Thoreem n'avait rien fait. Il n'avait pas eu besoin de la toucher pour la bouleverser. Sa seule présence avait suffi. Mais comment avouer à Victorian qu'un Hodgqin avait éveillé en elle des sensations que lui, qui appartenait à sa reh, n'avait jamais suscitées ? Qu'elle s'était jetée à corps perdu dans l'ivresse de rendez-vous amoureux qui la laissaient chaque fois pantelante... Tout ce qu'elle pourrait dire ne ferait qu'ajouter à son humiliation, en cet instant où il se sentait trahi. La culpabilité pesait sur ses épaules, et cependant elle savait que son choix était le bon.

Il se tourna vers elle, et ce fut comme si elle voyait ce visage pour la première fois.

« Tu es toujours ma femme. Selon la loi, tu m'appartiens. Les choses doivent revenir à la normale. Tu dois revenir t'occuper des enfants. Promets-moi de ne jamais revoir ce Hodgqin.

– Vic...

– Promets !

– Non. »

Il cligna des yeux, comme sous l'effet d'une gifle. Puis son expression se cadénassa de l'intérieur.

« Puisque ta décision est prise, je ne veux plus te voir. À mon retour à la maison, tu devras avoir vidé les lieux, et tes affaires avec. »

Sur ce, il tourna les talons et repartit en direction du Palais de justice.

*

Quinze jours plus tard, Chirtal reçut sa révocation du dispensaire. Les motifs invoqués étaient flous, aussi n'était-il pas difficile d'y déceler l'action de Victorian. Quand bien même elle s'y attendait, le coup au moral fut rude, et elle se surprit à chercher ce qu'on avait pu lui reprocher.

Thoreem s'efforça de la rassurer : le travail ne manquait pas à Useri. Chirtal pinça les lèvres. Elle ressentait cela comme un avertissement, le tonnerre précédant l'orage.

Elle s'était installée dans un appartement mal fichu du sud-ouest, proche de la lisière humano-hodgqine : deux pièces situées au bout d'un long couloir. Elle y voyait régulièrement Thoreem. Souvent, elle le raccompagnait jusqu'à l'immeuble de son *yazsheeh* — son clan familial. Avec ses courbes organiques, la bâtisse possédait la conformation typique



d'un afim, mais ce n'en était pas un : le pseudo-coraïl qui servait de base à leurs bâtiments ne pouvait pousser en dehors de leur territoire, et les Hodgqins utilisaient le basalte local recouvert de chaux. Leurs demeures possédaient en moyenne trois étages de plus que celles des Humains.

Le rythme des repas hodgqins lui restait encore difficile à déchiffrer : lorsque, ce jour-là, elle prépara à manger pour Thorem, ce dernier y toucha à peine.

Dans la rue en bas, des ouvriers municipaux enguirlandaient les arbres ; d'autres accrochaient les décorations de carnaval aux lampadaires et au fronton des maisons agrées. Ils s'interpellaient, commentaient la récolte de chivre, exceptionnelle cette année. Ignorant leur boucan, Chirtal jeta les pieds-rouges marinés à la poubelle et entraîna Thorem jusqu'au lit. Sous ses paumes, elle percevait le rythme croissant des cœurs de son amant. Elle dégrafa son corsage, et dans le même mouvement son esprit se dénuda comme son corps prenait le contrôle. Il parlait son propre langage, et elle l'écoutait avec volupté.

Dans l'entrée, un craquement violent retentit.

Chirtal sursauta. Tout de suite, l'image d'un accident des ouvriers travaillant sur les façades s'imposa à elle...

Trois hommes surgirent dans la chambre.

Chirtal eut le réflexe de se ruer sur ses vêtements — trop tard.

Il y avait deux policiers en uniforme, et un homme arborant la rosette des huissiers de justice. Un policier lança d'une voix sonore :

« Chirtal Elsemy ? »

Victorian lui avait assez raconté les procès auxquels il avait participé pour qu'elle connaisse l'essentiel de la procédure de constatation d'adultère. Si elle ne confirmait pas son identité, ils fouilleraient l'appartement.

Ayant signifié à Thorem de rester immobile, elle fit glisser sa chemise sur ses épaules aussi dignement que possible.

« C'est bien moi. Chirtal Elsemy. Et voici Thorem'QuinzedeVellid. Nous nous apprêtons à coucher ensemble, puisque c'est la raison pour laquelle Victorian vous a dépêchés ici. Maintenant, vous pouvez sortir de chez moi. »

Les deux policiers cillèrent ; ils ne s'attendaient pas à ce qu'elle reconnaisse si facilement les faits. L'homme de loi qui les accompagnait s'avança.

« Je crains que cela ne suffise pas, madame. Vous devez nous suivre au commissariat pour signer votre déposition.

– Tout de suite ?



– Absolument. »

La réponse avait claqué. Elle se mordit les lèvres pour museler sa rage. Ces hommes avaient forcé sa porte, l'avaient vue nue... Mais insulter des représentants de la loi constituait un délit, elle ne tomberait pas dans ce piège. Se forçant au calme, elle hocha la tête. Après tout, les policiers ne faisaient que leur devoir. Victorian était le seul responsable. C'était lui qui l'avait livrée au regard de ces hommes. Dans l'espoir de l'humilier, de la punir. Elle avait éprouvé un sentiment de faute en prenant Thorem pour amant, et à l'instant de l'aveu, le fer de la honte l'avait fouaillée. En un instant, ce voile se déchira : l'homme qui avait été son mari ne représentait plus rien pour elle.

Le commissariat était un immeuble de bureaux anonyme, hormis, piqué au-dessus de l'entrée, le drapeau régional orné d'un triangle évidé en son centre : le symbole que sa juridiction s'étendait aux trois rehs. À l'intérieur, un hall dont deux côtés étaient garnis de comptoirs vitrés. Contre le mur de gauche s'alignaient des sièges groupés par rangées de huit : quatre chaises conçues pour les Humains, au dossier de velours élimé, et quatre espèces de prie-Dieu pour les Hodgqins ; les Chiles, eux, n'en avaient pas besoin. Alors qu'ils franchissaient la porte, l'huissier et le premier policier s'éclipsèrent sans un mot. Le second conduisit la jeune femme dans les étages avant de lui indiquer d'un ton sec de patienter. Chirtal se retrouva seule dans un couloir décrépît donnant sur une enfilade de portes. Un peu plus loin, il y avait un banc inoccupé. L'homme ne lui avait pas proposé de s'asseoir, mais elle finit par le faire.

Au bout d'une demi-heure, il réapparut et la mena dans un bureau étiqueté. Un empilement de casiers couverts d'inscriptions occultait le mur du fond.

Après les formalités d'usage, le policier lui dit :

« Madame Elsemy, vous avez été prise en flagrant délit d'adultère avec un Hodgqin. Le divorce sera prononcé à vos torts exclusifs. Votre mari réclame la garde des enfants ainsi que tous les biens du ménage. Vous devrez également vous engager à quitter Useri.

– Quitter Useri ?

– Dans les plus brefs délais. »

À nouveau, Chirtal sentit la colère monter en elle. Si un procès avait lieu, les journaux de sa propre reh la livreraient à la vindicte populaire. On publierait des calomnies sur leurs familles respectives, on jouerait des vaudevilles... Ses enfants devraient prendre parti, seraient en butte aux moqueries de leurs camarades. Un cauchemar s'annonçait pour eux



aussi. Victorian savait tout cela. Mais il avait choisi la politique de la terre brûlée.

Sa voix se fit sourde.

« J'ai grandi à Useri, ma vie est ici. Je n'en partirai pas. Qu'il conserve les biens. Quant aux enfants, il n'est pas question que je les abandonne. »

Le policier se renfrogna en comprenant qu'il n'y aurait pas d'accord. Il croisa les doigts de ses mains jointes posées sur son bureau.

« Comprenez, madame Elsemy, qu'un procès public vous attirera le déshonneur. Vous vivrez des heures terribles. Votre mari est un procureur estimé, même par ses adversaires. Vous ne pouvez pas gagner. »

Le message était clair : aucun avocat ne voudrait se charger de sa défense, pour peu qu'il espère faire carrière à Useri par la suite. Chirtal devait en dénicher un qui n'avait rien à perdre.

Le policier dut lire la résolution dans son regard car il se leva avec raideur pour ouvrir la porte. Lorsqu'elle sortit, il se recula sans la saluer.

3.

Chirtal regarda avec circonspection la bâtisse délabrée d'inspiration hodgqine, dont un côté ouvrait sur un terrain vague. Il n'y a pas si longtemps, s'aventurer dans ce quartier délaissé par les Hodgqins et réapproprié par des Humains peu fortunés ne lui serait jamais venu à l'idée. Mais elle avait vu quatre avocats — ceux qui avaient bien voulu la recevoir, en somme — et tous avaient refusé son dossier. La secrétaire du dernier lui avait glissé cette adresse sur un bout de papier en la conduisant à la porte.

Une plaque indiquait, en lettres tarabiscotées : *Maître Baltazar Nevile, avocat à la Cour.*

Elle traversa une espèce de patio, foulant un parterre de rosaces rugueuses : des rezeilreems desséchés incrustés dans le sol. Le cabinet évoquait quant à lui une échoppe mal éclairée. Derrière la porte vitrée, assis sur un fauteuil avachi au milieu d'un fouillis disparate, l'avocat ne dépareillait pas. On aurait dit un comptable d'épicerie, petit et bedonnant, engoncé dans un costume étriqué. Il garda le regard baissé sur sa papperasse lorsqu'elle frappa, manquant détacher la vitre de son logement.

« Pas si fort, la porte, grommela-t-il, ou je vous facture la réparation. — Maître Nevile ? »